



RÉFLEXIONS NOMADIQUES

On commence en tous lieux à se creuser la cervelle à propos des nomades. Une explication extérieure pourrait être que les gens se conduisent comme un amas de fourmis effrayées par un coup de pied transcendant. À vrai dire, les gens qui courent dans tous les sens comme des poulets sans tête, ce n'est pas précisément ce que nous entendons par nomadisme. En fait, les gens se mettent à grouiller selon différents rythmes (journalier dans les grandes villes, annuel sur les plages et les pistes de ski, mais rythme qui s'étend au temps d'une vie pour les réfugiés et / ou les travailleurs immigrés), et ce rythme plus vaste évoque les convois de nomades traversant les steppes asiatiques et les déserts africains. Mais même ce rythme, prenant l'ampleur d'une vie, d'une migration depuis le Sud sous-développé jusqu'au pays de cocagne, ne correspond pas à l'existence des nomades, telle que nous croyons la reconnaître chez les Mongols, les Bédouins ou les Tsiganes. C'est pourquoi l'explication extérieure de l'intérêt grandissant pour le nomadisme n'est vraisemblablement pas la bonne. Ce n'est pas parce qu'il y a tant de voitures, de réfugiés et de travailleurs immigrés, et ce n'est pas parce que nous bondissons en tous sens comme des puces sur la surface de la Terre, que nous commençons à mettre sur pied des réflexions nomadiques, mais parce que quelque chose, qui est situé dans une strate plus profonde, refait surface.

Nous sommes habitués, depuis l'école, à découper en époques le temps de la présence humaine ici-bas. On parle ainsi, par exemple, d'un âge de la pierre, du cuivre, du fer et peut-être d'un âge contemporain. Pour deux raisons au moins, ce découpage est vraiment fascinant. La première est que le critère de ce découpage est fourni par la matière dans laquelle les outils (la culture) ont été fabriqués. C'est un critère tangible, concret, ce n'est pas un critère vaseux comme ceux qui ont conduit à découper les Temps modernes en Renaissance, Baroque, etc. L'autre raison de la fascination est l'échelle, plus que logarithmique, selon laquelle ce découpage est gradué. L'âge de la pierre demande deux millions d'années environ, mais l'âge du fer au grand maximum cinq mille ans. L'échelle est établie à partir d'ici, à partir du moment présent, pour s'éloigner vers le passé, là-bas au loin, et, vue d'ici, la dernière année est exactement aussi longue que les milliards d'années qui séparent le Big Bang de l'apparition de la vie sur la Terre. Ce qui fascine,

PAGE PRÉCÉDENTE
Minerva Cuevas, *SU-US-US*,
(*Crossing of the Rio Bravo*), 2010.





donc, dans ce découpage scolaire du temps de l'humanité, c'est son caractère naïvement, existentiellement, concret : rafraîchissant, si on la compare aux classifications universitaires.

Il est impossible, hélas, de s'en tenir à cette naïveté scolaire. Il faut donc soumettre cette classification du temps de l'humanité à un traitement critique. Ce qui vient d'abord à l'esprit, c'est que le concept "pierre" n'est pas bien défini. Le cuivre, le bronze et le fer ne sont-ils pas des minéraux ? On devrait donc nommer proprement "âge de pierre" presque tout le temps de l'humanité, à l'exception peut-être des vingt ou trente dernières années. Mais ce découpage n'est vraiment pas intelligent : deux millions d'années pour l'âge de pierre et vingt ans pour l'âge immatériel ? Il faut créer des subdivisions pour l'âge de pierre. Et c'est bien ce que fait le découpage scolaire : ancien, moyen, récent. Seulement, si on le soumet à une réflexion critique, ce découpage se présente ainsi : l'âge de pierre ancien, jusqu'à l'apparition de l'agriculture, l'âge de pierre récent jusqu'en 1990. Et c'est précisément ce qui explique l'intérêt grandissant aujourd'hui pour le nomadisme.

Ce qui vient d'être dit est révoltant (déjà pour les préjugés auxquels il s'attaque) et on doit le justifier. Voici une tentative de justification : le découpage tripartite, proposé ici, du temps de l'humanité en âge de pierre ancien, âge de pierre récent et futur immédiat part du constat que le temps de notre présence ici-bas a été marqué par trois catastrophes. La première catastrophe, on peut l'appeler hominisation, et elle se manifeste, entre autres et avant tout, par l'usage d'instruments en pierre. La deuxième, on peut l'appeler naissance de la civilisation, et elle se manifeste avant tout par la vie en villages. On n'a pas encore de nom pertinent pour la troisième ; elle se manifeste avant tout dans le fait que la Terre est devenue telle qu'on ne peut s'y habituer, c'est-à-dire inhabitable. Si l'on considère que l'hypothèse de ces trois catastrophes est pertinente (ne serait-ce que pendant la lecture de cet essai), on peut alors faire le récit suivant de l'histoire de l'humanité : l'espèce humaine, dans toutes ses variantes (y compris l'*Homo sapiens sapiens*), est une espèce de mammifères nomades, chasseurs et cueilleurs, qui se distingue des autres espèces par l'usage d'outils. Il y a dix mille ans, se produisit une catastrophe écologique : la température augmenta et les steppes se transformèrent en forêts. Au lieu de périr, en tant qu'espèce de chasseurs et de cueilleurs, comme





cela aurait dû être, l'*Homo sapiens sapiens* transforma, en retour, les forêts en steppes artificielles et, au lieu de chasser et de cueillir, il se mit à manger de l'herbe et à élever des animaux mangeant de l'herbe sur l'herbe artificielle. Les chasseurs et cueilleurs devinrent agriculteurs et éleveurs et, à cette fin, devinrent sédentaires. Aujourd'hui, la surface de la Terre (steppe ou forêt, peu importe) n'est plus désormais que le support de champs "immatériels" tri- ou multidimensionnels (comme par exemple le champ électromagnétique), et nous sommes sur le point de changer notre statut d'agriculteur et d'éleveur contre une nouvelle forme de vie, mais qui fait retour vers le nomadisme. D'après le découpage tripartite du temps de l'humanité, cela veut dire que l'âge de pierre récent est une interruption du nomadisme qui a duré dix mille ans.

Cela n'est pas encore une justification, car les trois catastrophes supposées (et avant tout la troisième) ne sont que des hypothèses *ad hoc*. Et à supposer même que ce qu'on nomme ici l'âge de pierre récent (c'est-à-dire, à peu près, de 8000 av. J.-C. à 1990 apr. J.-C.) soit l'époque de la civilisation sédentaire, qu'est-ce qui justifie que nous la fassions s'achever en 1990 ? D'où tirons-nous la conviction que la civilisation serait finie (hypothèse plus radicale que celle de l'irruption d'une *post-histoire*) ? L'intérêt aujourd'hui grandissant pour le nomadisme ne justifie-t-il pourtant pas des diagnostics et pronostics catastrophiques de ce genre ? C'est clair : nous nous trouvons ici devant un cercle vicieux. Pour justifier l'intérêt pour le nomadisme, nous découpons le temps de l'humanité en périodes nouvelles et pour justifier ce nouveau découpage, nous invoquons l'intérêt pour le nomadisme. Il faut sortir de ce cercle vicieux. Cela peut réussir si nous commençons par comparer, phénoménologiquement, les deux formes d'existence proposées ici, le nomadisme et la sédentarité, pour les insérer ensuite dans le nouveau découpage. Si ce montage réussit, on verra si nous sommes justifiés à affirmer la catastrophe d'un devenir inhabitable du monde.

Les sédentaires résident et les nomades se meuvent². Cela veut dire, tout d'abord, que l'on peut localiser les sédentaires dans l'espace (ils ont une adresse), tandis que les nomades ne peuvent être définis que dans le continuum espace-temps. Il suffit, pour un sédentaire, d'indiquer : angle de la 45^e Avenue et de la 52^e Rue, NY ; pour un nomade, il faut ajouter : 10 avril 1990, 4 heures de l'après-midi. Sous l'aspect spatial (c'est-à-dire du point de vue des sédentaires, de ceux qui résident), les nomades sont un phénomène passager, fugitif ; sous l'aspect du continuum

1. En français dans le texte. (N. D. T.)
 2. Le recours à l'étymologie est assez fréquent chez Vilém Flusser qui, par ailleurs, et plus généralement, présente mais aussi développe sa réflexion en s'appuyant sur les mots d'une même famille. Le radical *sitz / setz*, qui désigne la position assise, lui fournit l'occasion d'un jeu sur les mots qui en dérivent : *se shaft* (sédentaire), *besitzen* (posséder) ; *wer sitzt*, ici traduit "qui réside", désigne le sédentaire. La racine latine *sed* (sédentaire, posséder, résider) permet au traducteur d'accompagner ici ce mouvement du texte, mais il a dû baisser le bras pour les mots de l'autre famille, celle du radical allemand *fahr*, qui fournit à Flusser la ressource de sa réflexion sur les nomades : *fahren*, c'est "aller", en principe avec un véhicule (traduit ici par "se mouvoir"), *erfahren*, c'est "apprendre par expérience" et *Gefahr*, c'est le danger. Comme les mots "habitude" et "habitat", les mots allemands *Gewohnheit* et *Bewohnung* appartiennent à une même famille. (N. D. T.)





espace-temps (c'est-à-dire du point de vue de ceux qui se meuvent), les sédentaires sont des infirmes, mutilés d'une dimension de leur existence. On ne peut pourtant pas pousser cette contradiction jusqu'au bout. Les sédentaires ont, eux aussi, une dimension temporelle, parce qu'ils vivent et que, par conséquent, il leur faut mourir. Eux aussi sont un phénomène passager et fugitif ou (pour le dire comme au Moyen Âge) des *homines viatores* dans la vallée de larmes de l'ici-bas. C'est pourquoi une date doit être aussi adjointe à l'adresse d'un sédentaire (par exemple, chez les Romains, qui était consul à ce moment-là ou, à propos du Christ, qu'il est mort sous Ponce Pilate). D'un autre côté, les nomades doivent eux aussi camper de temps à autre, parce que leurs corps ont un poids. Eux aussi sont infirmes et ils ne peuvent pas, comme les vents, souffler sans cesse. C'est pourquoi on peut situer géographiquement non seulement la tombe, mais encore la yourte de Gengis Khan. En bref, il est vrai que les sédentaires résident et que les nomades se meuvent, mais provisoirement, car l'un et l'autre sont humains.

Et pourtant, celui qui réside et celui qui se meut vivent dans des états d'esprit complètement étrangers l'un à l'autre. Pour comprendre cela, il est facile, certes, d'appeler à l'aide l'étymologie, mais cela n'apporte pas grand-chose. Il est certes exact que le séd-entaire, celui qui ré-side, pos-sède, et que le nomade, celui qui se meut, fait des expériences, qu'habitude et habitat sont de la même famille, tandis qu'en se mouvant le nomade s'expose au danger. Mais aussi juste que soit le discernement que nous donne ce qui se cache dans les racines des mots, le phénomène demande pourtant, non seulement, à trouver expression dans des mots, mais encore à être vu. Or si l'on visualise le phénomène sédentaire, le phénomène du résider, on voit des maisons, avec des étables et des champs. On voit un village, on voit quelque chose de politique. Mais il n'est pas aussi facile de visualiser le phénomène nomade, le phénomène du se mouvoir, parce que les chasseurs se meuvent tout à fait autrement que les bergers et les touristes. Donc, bien que la propriété soit de centaines de milliers d'années plus récente que l'expérience, il faut commencer par considérer le sédentaire, le phénomène du résider, car il est plus facile d'avoir une vision du posséder que de l'expérimenter.

Un village est un cercle de maisons autour d'une place, avec une colline qui le surplombe et une rivière qui passe à côté (c'est à cela du moins que ressemble le village idéal, la république dans sa perfection). Il apparaît aussitôt qu'à proprement parler, les sédentaires ne sont pas assis sur leur derrière, mais qu'ils





commercent et, à vrai dire, par-devant aussi bien que par-derrrière. Ils vont et viennent, en effet, entre la maison et la place du village comme des pendules, grimpent sur la colline et en redescendent, descendent vers la rivière pour remonter avec des seaux remplis d'eau. Tout ce commerce, et la police qui le réglemente, constituent ce qu'on appelle la "vie civilisée", où "civilisé" veut dire précisément "qui habite un village".

On a dit tant de choses sur la forme de vie sédentaire et il resterait tant de choses à en dire si cette forme n'était pas précisément sur le point de tourner à vide et de disparaître. Car la question fondamentale : "Pourquoi ce va-et-vient chez les gens, alors qu'ils pourraient rester là où ils résident ?" ou, dit avec plus d'élégance : "Pourquoi les gens s'engagent-ils politiquement au lieu de cultiver leur jardin ?", trouve de nos jours une réponse définitive, mais décevante : c'est qu'on ne pouvait pas, jusqu'à présent, s'informer en restant à la maison. Les gens qui habitent une maison sans jamais en franchir la porte étaient jusqu'à présent des "idiots" au sens originel grec de ce mot : des personnes privées, sans aucune conscience du monde. Grâce à la révolution de l'information, cela a changé : les informations sont désormais distribuées dans les foyers privés et l'idiot, aujourd'hui, c'est celui qui franchit sa propre porte pour aller dans l'espace public. Tout se passe aujourd'hui, semble-t-il, comme si le va-et-vient pendulaire devenait sans objet, et comme si c'était seulement de nos jours qu'il était devenu effectivement possible de rester chez soi.

Mais c'est une erreur. C'est qu'en effet, les informations qui sont livrées à domicile transitent par des canaux matériels et / ou immatériels qui trouent les murs et les toits des maisons. Les maisons sont traversées de toute part, l'ouragan des médias s'y engouffre, c'est devenu inhabitable. Ce à quoi on peut le moins s'habituer, dans une maison devenue inhabitable, c'est qu'on ne peut plus rien y posséder, parce que tout le mobilier (les meubles, par exemple les chaises) et tout l'immobilier (le bien-fonds et le terrain) sont pris dans un tourbillon où toute séparation entre public et privé perd son sens. L'impossibilité de s'habituer à cela, l'impossibilité de rester assis là où l'on réside (de posséder), au milieu de la tempête des médias, peut trouver expression en deux formulations plus nobles : (1) ce n'est plus la propriété mais l'information (non plus le *hardware* mais le *software*) qui donne accès au pouvoir et (2) ce n'est plus l'économie mais la communication qui constitue l'infrastructure du village (de la société). Les





deux formulations disent, chacune à leur manière, que la forme d'existence sédentaire, donc le village et, *a fortiori*, l'étable, le champ, la colline et la rivière ne sont plus fonctionnelles. Que nous commençons à devenir nomades. C'est pourquoi il nous faut jeter un œil sur les nomades. Les nomades sont des gens qui se meuvent en quête de quelque chose, qui poursuivent quelque chose. Par exemple, des champignons à cueillir, des animaux à tuer ou des brebis à traire. Peu importe le but poursuivi, les nomades ne cessent pas de se mouvoir quand il est atteint. Chaque but est une station intermédiaire, il est à l'écart du chemin (en grec, *metodos*) et, pris comme un tout, le se-mouvoir des nomades est une méthode sans but. Très différent du va-et-vient pendulaire du sédentaire entre privé et public, le se-mouvoir du nomade est une errance sans but. Pourtant, cette errance ouverte et sans but résulte peut-être d'une erreur de perspective, une erreur commise par les sédentaires. Nous autres sédentaires, nous avons pris en compte les lois du va-et-vient pendulaire, mais non celles du dérèglement erratique. De la même façon que nous avons pris en compte la libre chute d'une pierre mais non le souffle du vent. Peut-être le chemin de vie des nomades, à travers la steppe et le désert, a-t-il la même structure que les nuages et le vent, et le va-et-vient pendulaire propre à la vie des sédentaires la même structure que l'été et l'hiver. Peut-être la vie des nomades est-elle météorologique, et la nôtre astronomique. Ou, pour le dire en des termes plus actuels : le rythme de la vie sédentaire peut être exprimé en des algorithmes conventionnels, celui de la vie nomade ne peut être exprimé qu'en des algorithmes fractals.

En tout cas, le vent est pour le nomade ce que le bien-fonds et le fondement sont pour le sédentaire. Ce qui nous met, nous autres sédentaires, mal à l'aise avec le vent, c'est que le vent peut être perçu, entendu, éprouvé mais qu'il est insaisissable, incompréhensible. Que l'on puisse vivre une expérience concrète avec le vent, mais qu'en même temps on ne puisse le comprendre, cela l'entoure d'une atmosphère que nous nommons "sacrée". S'y attache quelque chose de fantomatique, de spirituel, et il existe un lien étroit entre le vent et le fait de respirer et de parler. À cette expérience vécue à fonds perdu, sans sol sous les pieds, insaisissable, on donnait autrefois des noms comme *ruâh*, *pneuma* ou *spiritus* ; on parle aujourd'hui de culture immatérielle ou de *software*. Autrefois, le caractère du vent, c'est qu'il était une voix qui appelait, une vocation, une évocation, une invocation ; une de ses caractéristiques aujourd'hui, c'est qu'il





décompose (calcule) le bien-fonds saisissable et possédable en petits grains, dissémine (disperse) ceux-ci et les amasse ensuite pour former des dunes. Le vent, fantôme insaisissable, qui pousse les nomades devant lui et à l'appel duquel ils obéissent, est une expérience devenue, pour nous, présentable en termes de calcul et de computation. Nous commençons à devenir nomade, non seulement parce que le vent fait rage à l'intérieur de nos maisons percées de trous, mais aussi et avant tout parce qu'il souffle à l'intérieur de nous.

Le fait météorologique, "semblable à lui-même", fractal – que le vent égrène, dissémine pour amasser à nouveau – n'est pas du tout une découverte qui aurait attendu la post-histoire. Le premier christianisme, par exemple, parlait déjà d'un *logos spermatikos*, d'une "parole séminale", et la mystique juive de *galuth lechichinah*, de la "dissémination de l'esprit". Mais ce n'est qu'aujourd'hui que la dispersion de l'esprit (diaspora) est devenu le concept central de la pensée ontologique et anthropologique. Le monde nous apparaît comme une dispersion de grains, dispersés avec une régularité toujours plus grande par le vent de l'entropie, à partir desquels des dunes peuvent occasionnellement se former, et l'être humain nous apparaît comme un vent qui veut saisir des grains dispersés pour confectionner d'invraisemblables mottes (la culture). Le vent ne s'est pas seulement levé comme un ouragan faisant rage autour de nous et balayant nos villages, il s'est aussi violemment levé en nous, si violemment que nous l'éprouvons comme principe du monde et de notre vie. Le monde autour de nous est devenu un désert inhabitable où le vent du hasard amasse nécessairement des dunes. Nous-mêmes, nous voulons ce hasard et nous amassons des dunes pour nous ressaisir. Nous sommes devenus des nomades.

Ces conceptions phénoménologiques de la sédentarité et du nomadisme, du résider et du se mouvoir, de la possession et de l'expérience, de l'habitude et du danger doivent maintenant être intégrées dans la tripartition du temps de l'humanité en âge de pierre ancien, âge de pierre récent et futur immédiat. Pour l'âge de pierre ancien, cela n'offre aucune difficulté. Au paléolithique, de *Homo erectus* à *Homo habilis* jusqu'à Lascaux et au-delà, les gens étaient des nomades typiques. Ils traversaient le pays, comme des intempéries, d'un but partiel à un autre, ils ne possédaient rien, ils vivaient une vie qui n'était ni privée ni politique, mais une vie d'expériences. Leur vie était un apprentissage par expérience. Mais





des problèmes apparaissent avec l'âge de pierre récent. Au néolithique, tout le monde ne s'est pas sagement assis en attendant que les graines récoltées viennent à maturité, mais certains ont, sur des chevaux, suivi moutons, chèvres et chameaux. En effet, tout le monde n'a pas brûlé les forêts pour produire artificiellement de l'herbe. Certains ont passé la lisière de la forêt pour courir ce qui restait de la steppe. Et cette séparation de l'humanité en sédentaires et nomades, l'âge du bronze et l'âge du fer ne l'ont pas annulée. Au contraire, ils l'ont encore accentuée. Il n'est donc pas vrai que l'âge de pierre récent était sédentaire : il était l'âge d'une dialectique entre résider et se mouvoir. Voilà l'idée qu'il nous faut explorer.

Si quelqu'un regardait le globe terrestre depuis la Lune et qu'il le fît à l'époque de l'âge de pierre récent, il verrait deux ouvrages de la main de l'homme et il n'en verrait que deux : le *limes* romain et la Muraille de Chine. Ce sont des dispositifs sédentaires de protection contre les nomades. Ils sont synchrones l'un à l'autre, bien que leurs architectes n'aient rien su les uns des autres. L'Europe est devenue le centre du monde parce que la Muraille de Chine était mieux construite que le *limes* : l'Occident a été mieux fertilisé par les nomades que l'Orient. La troisième des grandes civilisations, l'Inde, pour son malheur, n'avait pas besoin d'un mur : elle avait l'Himalaya.

Pourquoi les nomades veulent-ils envahir la civilisation ? Pourquoi les civilisations ne peuvent-elles pas civiliser les nomades ? Parce que les nomades veulent, de façon absurde, posséder sans vouloir résider ; parce que les civilisés, dès qu'ils font une avancée dans le monde nomade (légions, missionnaires, explorateurs) sont possédés par le vent. C'est pourquoi la dialectique "résider / se mouvoir" ne parvient jamais à la synthèse : qui possède ne connaît pas l'expérience mouvante, et qui connaît cette expérience ne possède rien.

L'âge de pierre récent (de - 8000 av. J.-C. à nos jours) s'est quantitativement déroulé, de manière prépondérante, dans la position assise : d'abord sur le bord boueux des rivières, puis dans des tours de ciment de plus en plus hautes, au milieu desquelles se trouvaient souvent des cabanes en tôle. Mais c'était toujours la minorité nomade qui donnait le ton. Non comme ces hordes, qui n'étaient pas toujours la Horde d'Or et qui, dans le berceau de l'humanité (l'Asie centrale) et à sa périphérie (les déserts) édifiaient des empires menaçants et contraignaient la majorité à se ressaisir, mais au contraire, et surtout, comme ces vents tourbillonnants qui, venus de l'Ancien Testament, du Coran et, avec moins d'évidence,



des mystères chamaniques et orphiques, s'insufflaient dans l'esprit de la majorité. Le siège de Vienne par les Turcs et le murmure, dans les universités américaines, des voix du désert doivent en être considérés comme de lointains échos. L'explication de ce fléchissement de la dialectique possession / expérience, qui marque l'âge de pierre récent, pourrait être que les vents soufflent trop fort pour que l'on puisse posséder quoi que ce soit. Là où il n'y a rien (où tout a été réduit à l'état de particule par le calcul intensif), l'empereur, Imperator ou Khan, a perdu tout droit. L'âge de pierre récent a pris fin, parce que nous commençons à devenir nomades. Et les deux conceptions phénoménologiques se trouvent intégrées dans notre tripartition qui, elle-même, s'avère justifiée.

Nous pouvons donc parler d'une catastrophe qui, faisant irruption de nos jours, rend le monde inhabitable, nous arrache à l'habiter et nous précipite dans les dangers. Mais on peut dire la même chose sur un mode plus optimiste. Nous sommes restés assis pendant dix mille ans, peut-être en expiation d'un péché commis quand nous sommes passés du paléolithique au néolithique. Le paléolithique aux innombrables herbivores offerts à la chasse, aux champignons et aux baies luxuriantes était le paradis, le péché originel étant peut-être que nous nous y sommes installés. Mais nous avons purgé notre peine et nous sommes mis en liberté. Et c'est aussi une explication de l'intérêt grandissant que nous portons aux nomades.

Ces deux textes sont la traduction, pour la première fois en français, de deux chapitres extraits du livre de Vilém Flusser, *Von der Freiheit des Migranten. Einsprüche gegen den Nationalismus* [1994], EVA / Europäische Verlagsanstalt, "Taschenbuch", Hambourg, 2007 ; "Für eine Philosophie der Emigration", p. 31-34, et "Nomadische Überlegungen", p. 55-64.

Traduit de l'allemand par Christophe Jouanlanne.

Reproduit avec l'aimable autorisation de Flusser Archive et d'Edith Flusser.